

ADR Productions présente

De l'usage du sextoy en temps de crise

Un film d'Eric Pittard

Avec

Eric Pittard, Marie Raynal et la participation de Jackie Berroyer

France / 2012 / 1h35 / 1.66 / 5.1 / noir et blanc - couleurs / DCP /

visa n°130 627

Au cinéma à partir du 22 mai 2013

Presse Annie Maurette 01 43 71 55 52 annie.maurette@gmail.com

Distribution Sophie Dulac Distribution

16, rue Christophe Colomb 75008 Paris

Programmation Paris

Eric Vicente T. 01 44 43 46 05 evicente@sddistribution.fr

Programmation Province & périphérie

Arnaud Tignon T. 01 44 43 46 04 atignon@sddistribution.fr

Promotion

Vincent Marti T. 01 44 46 03 vmarti@sddistribution.fr

Contact réseaux associatifs

Philippe Hagué T. 06 07 78 25 71 philippe.hague@gmail.com

Dossier de presse et photos téléchargeables

www.sddistribution.fr

SYNOPSIS

Un couple, Eric reporter confirmé et Leila sa compagne, redécouvrent les sensations vitales du désir amoureux et de l'engagement social. Lorsqu'Eric apprend que rien ne va plus, que ses cellules s'emballent telles des herbes folles, l' impatient devient patient. Pendant cette période de vacuité, le héros converse avec l'Ankou en passant le balai dans la cuisine de sa maison bretonne, essaie de faire l'amour clandestinement dans sa chambre d'hôpital, gamberge sur ce crabe qui lui déglingue sexualité et mémoire. Se remémore des scènes vécues par le reporter qu'il fût. Sans pathos il offre son regard décalé, parfois amusé, souvent poétique sur ce voyage au pays des globules.

ENTRETIEN AVEC ERIC PITTARD

Le film commence par cette phrase : « J'ai fait le con ! »...

C'est l'idée que dans ce film, je vais parler à la première personne du singulier. Je pars d'une situation réelle, puis je m'en détache, je fais et propose autre chose. Je parle de l'amour porté à une femme, et du fait que je ne lui ai pas assez dit.

J'ai fait le con, c'est dire : quelque chose de dur s'est produit. C'est là que le dramatique se révèle et que l'histoire peut commencer.

Dans la vie normale, on ne fait pas assez gaffe. Alors, il m'a fallu quelque chose de tragique pour porter davantage mon attention, changer mon regard. C'est ma révolution intime.

Dans les premières images, vous brandissez d'une main un sex toy, de l'autre, une pellicule de film...

Le sex toy, c'est l'objet qui symbolise l'intimité la plus grande. La pellicule, c'est se retrouver face à des kilomètres d'impressions, d'images filmées, de mémoires vivantes. Dans ma carrière de documentariste, j'ai beaucoup filmé

les autres avec un regard d'empathie. J'ai filmé les combats sociaux, les luttes, j'ai voyagé. Quand j'étais jeune, j'étais militant d'extrême gauche. Mais à cette époque, on ne parlait pas de son corps. Le combat politique était dissocié de l'histoire de son corps, de sa place, ou de son espace. Brandir le sex toy et la pellicule du film, c'est réconcilier l'intime et le collectif. C'est dire : j'ai un corps, avec toute sa misère, sa complexité, son incompréhension. Et dans le même temps, retrouver la mémoire sur pellicules, avec les valeurs, l'engagement, l'éthique.

C'est une affirmation plus grande que soi ?

Oui. C'est dire aussi, je suis un homme, et porter cet engagement. Le mouvement de libération des femmes m'a appris beaucoup de choses. Notamment que la révolution continue quand on entre dans la vie de couple. C'est m'interroger sur le sexe, le désir. Toutes ces questions m'habitaient quand j'avais 20, 30 ans. Elles me sont revenues comme une grande bouffée d'air frais, comme lorsque les jeunes d'aujourd'hui découvrent les romans de Jack Kerouac, de Burroughs, les images de Woodstock. En tombant malade, je me suis refait mon mai 68 !

Avec ce film, oui, plus qu'une réconciliation, je me suis refait une révolution.

De l'usage du sextoy en temps de crise est-il un journal intime ?

Je pars d'une situation ancrée dans le réel pour la transformer, créer un espace de jeu, nourrir une fiction, avec ses personnages. A cela, j'ai mêlé des archives de film, d'images que j'ai tournées sur lesquelles j'ai raconté des bouts d'histoires inventées. J'ai voulu retrouver la même liberté que j'éprouve à l'écoute de certains morceaux de jazz, un rythme, un groove new yorkais. Les séquences d'archives évoquent toutes des images relatives au corps, comme les scènes des mineurs qui se douchent et se lavent mutuellement, les femmes paysannes avec leur côté très terrien, matérialiste.

J'ai été formé à l'Idhec où j'ai découvert les films de Jean Rouch et Chris Marker. Mon but était là : recréer de la réalité avec une matière foisonnante, plurielle, diverse, mais la rendre exacte, pas forcément vraie mais exacte.

Un basculement que vous opérez avec les comédiens ?

J'ai travaillé avec des comédiens professionnels et des personnages du réel. A tous, je leur ai demandé d'improviser. Avec Brigitte Sy par exemple qui m'apprend que j'ai un cancer, l'infirmier qui chante Claude François... J'ai voulu créer une situation de danger, d'incertitude, où tout peut s'écrouler, redevenir possible, tout en leur proposant un cadre très stricte. Sur le fil du rasoir, toujours. Mais c'est Marie Raynal qui interprète le personnage de Leila qui a joué le plus sur le fil du rasoir entre le réel et la fiction.

Votre film est-il un manifeste contre l'exclusion ?

C'est un point de départ. Je profite de la caméra pour m'engager, me remettre à marcher, au sens propre comme au figuré. Le film part du désir, mais qui est aussi une nécessité, d'explorer, de découvrir, de retrouver une route, un sens. Oui, après la maladie, la caméra est un moyen et le film une occasion de faire partie de nouveau, d'une ville, d'une nouvelle vie.

Il participe d'une forme de réconciliation ?

La maladie – le cancer du sang qui m'a été diagnostiqué il y a maintenant 7 ans –, son traitement - une greffe de la moelle osseuse, des séances de chimiothérapie éprouvantes - m'ont fait prendre conscience que plus rien ne sera jamais comme avant. Qu'il n'y aura jamais de guérison en tant que telle. Cela modifie les choses, son rapport à la vie, au monde. J'ai la chance de pouvoir écrire. C'est d'abord une manière de s'occuper. Puis, aussi, un outil qui permet de retrouver des codes. C'est une manière d'exprimer l'injustice qu'on ressent d'être tombé malade. On passe de l'état de victime à celui plus actif, de créer. J'ai perdu des choses à cause de la maladie. Mais elle m'en a fait gagner d'autres, ce film en est la preuve.

L'écriture vous régénère ?

Grâce à l'écriture, je ne me suis pas senti complètement exclu du système. Car sinon, c'était la fin. Non pas parce que je suis tombé gravement malade, mais parce que tout simplement, je n'ai plus pu travailler. Quand cela arrive, on n'a plus rien à raconter et on ne fait plus partie du corps social. J'avais déjà senti cela quand j'avais filmé des femmes licenciées brutalement. Elles s'engouffraient lentement dans la dépression parce qu'elles se sentaient exclues de tout lien social. Alors écrire, jouer, filmer, fabriquer, oui, c'est perdre la possibilité de ressentir de l'amertume.

Et l'amour?

L'important, c'est de s'engager. Dans la société, comme dans le désir amoureux. J'ai appris à vivre avec l'état de fragilité, physique avant tout. Cela vous oblige à une certaine douceur, à l'apprécier comme valeur fondamentale en l'homme.

« Etre aimable », dites-vous.

Oui, une vieille notion, du vieux français, presque obsolète. C'est inventer autre chose que le rapport de force. La moindre des choses, c'est d'être aimable. On augmente aussi ses chances d'être aimé !
C'est un engagement, au même titre que s'engager pour la société, vouloir plus de justice sociale.

Avec le Professeur de médecine (Jackie Berroyer), vous devisez de sexe.

J'ai tout de suite pensé à lui en Professeur de médecine. Mais je voulais recréer un couple, le malade et son patient, à égalité, sur la question du désir. Lui en costume, nœud papillon et blouse blanche, moi à ses côtés dans le décor du siège du Parti communiste à Paris, et ensemble, comme une discussion de bistrot, parler du désir. Comme pour montrer aussi les limites

du pouvoir médical. En somme, on en est là : moi le malade, lui le docteur, mais ni lui, ni moi, ne savons comment ça marche.

La musique est très présente.

Le jazz, notamment avec des images d'archives du musicien Bernard Lubat à l'accordéon qui n'est pas un instrument typique du jazz. C'est toujours l'idée d'improvisation au sein de règles très strictes pour permettre une envolée. Comme avec la maladie. Elle casse tout, mais on refait un chemin, on déconstruit, on tente quelque chose pour retrouver une harmonie, et une mélodie. C'est Yann Pittard qui l'a composée je ne sais pas comment il a fait. Ce que je sais c'est que je voulais une belle mélodie que le spectateur puisse siffler ou chantonner à la fin du film. Il y a par ailleurs deux archives que j'ai filmées avec Marc Perrone et Bernard Lubat deux grands improvisateurs et mélodistes.

Propos recueillis par David Kanner

BIOGRAPHIE-FILMOGRAPHIE

Eric Pittard est né en 1953 à Saint-Ouen (93)

IDHEC (Institut des Hautes études cinématographiques) 29e promotion

Diplômé Réalisation et Prises de vues 1976.

Stage à l'Office National du Film (Montréal) avec Pierre PERRAULT et Michel BRAULT.

De 1974 à 1978 membre du collectif Cinélutte.

De 1978 à 1990 Collaboration en tant que cadreur et directeur photo avec Ali Akika, Juliet Berto, Mikaëla Watteaux, Robert Kramer, Marc Garanger, Stéphane Breton, Nicolas Philibert, Patricio Guzman...

Performances art/cinéma avec Julien Blaine, Sarenco, Arman, Jean Tinguely, Daniel Spoerri, Bernar Venet, Bernard Heidsieck, Joseph Beuys...

REALISATEUR

CROQUANTS à CROQUER. Long métrage cinéma. Sortie 1978. Prod : Collectif Paysan-Travailleur. État des lieux du monde paysan. Sélection officielle aux festivals de Lodz et de Rotterdam.

DUPONT, BANLIEUE, FRANCE 47'/KINOKHEPA/Planète/ 1989. Drame documentaire d'un couple de banlieusards ayant voté Le Pen. Sélection au Cinéma du Réel.

LUBAT, BERNARD. 55'.Jazz collection . Ex Nihilo/Arte 1996. Portrait d'un musicien engagé et éclectique.

BB KING, ROCK ME THE BLUES. 55'Jazz collection. Ex Nihilo/Arte. 1997. Portrait du célèbre bluesman, témoin de l'histoire moderne des USA.

L'USINE UN JOUR DE PLUS, UN JOUR DE MOINS. Long métrage documentaire. Prod : Les Films d'ici/F3. 1998. Un groupe d'ouvriers/fondeurs découvre une autre manière de vivre et de travailler. Sélection au Cinéma du réel

BIBLIOTHEQUE SOUS INFLUENCE. 54'. Les Films à Lou/F3. 1999. Lorsqu'une bibliothèque municipale est prise en main par le FN, à Marignane.

LES LIVRES DU DÉSERT 55'. Les Films à Lou/Arte. 2001. Sur les routes caravanières du Sahara à la recherche de manuscrits parmi les plus beaux du monde arabe. Grand Prix du Festival de Toronto.

JAZZ A LA VILLETTE. Long métrage musical. Ex Nihilo/Arte. 1999. Carte blanche à l'occasion du Villette Jazz Festival.

COUP DE SOLEIL SUR MILLAU. 2000

LE BRUIT, L'ODEUR ET QUELQUES ÉTOILES...Long métrage cinéma. Sortie en 2002. Prod : Les Films d'Ici/Nota Bene Belgique . Dist : Eurypide . Après le meurtre d'un jeune d'une cité de Toulouse, l'aventure de trois de ses copains en quête de justice, de liberté... mais le diable n'est jamais loin! Sélection officielle au Festival de Locarno.

ELOGE DE LA FRAGILITE (CM) 2011.

DE L'USAGE DU SEXTOY EN TEMPS DE CRISE Long métrage cinéma. Sortie 2013. Prod. : ADR Productions / Dist : Sophie Dulac Distribution

FICHE ARTISTIQUE

Eric Pittard

Marie Raynial

Avec la participation de Jackie Berroyer

FICHE TECHNIQUE

Scénario et adaptation Eric Pittard

Réalisation Eric Pittard

Image Sabine Lancelin

Son Olivier Schwob

Montage Catherine Mabilat

Musique Yann Pittard

Distribution France Sophie Dulac Distribution

Producteur Pascal Verroust / Production Paris-Brest Productions / ADR

Partenaires CNC,/Région Bretagne/Cinéma 6

Durée 95'//2012/France/1.66 – Noir & Blanc et Couleur/ Son 5.1

Visa 130 627/Format de projection DCP.